

A Monsieur Monsieur Van Crombrugge Brasseur Grammont Dept de l'Escaut

Montdidier 12 février 1808.

Très-chers Père et Mère !

Il y a bien du tems que j'attends votre réponse sur ma première lettre, le bonheur dont jouissent les pauvres enfants de cette ville par l'établissement de Mad.^{lle} Julie, me fait désirer la même chose pour les pauvres enfants de Grammont, il y aurait même un avantage plus considérable pour les dernières en ce qu'elles seraient toujours avec leurs maîtresses, avantage que n'ont pas ici à Montdidier les enfants, n'étant qu'externes. Mais quoiqu'il en soit je laisse à la Providence divine le soin de cette affaire, quelle réussisse quelle ne réussisse pas, je bénirai également le bon Dieu, il sait ce qui lui procure le plus de gloire. Daignez donc, très-cher Père, me faire savoir le plutôt possible ce que vous en pensez afin que je puisse en informer M.^{le} Julie.

Nous avons vu ici M.^r le curé de Plainval, j'essayerais en vain de vous peindre la joie que nous a causée son arrivée, c'est à présent plus que jamais qu'on le regarde comme un homme du premier mérite, en un mot, comme un saint, je crois qu'on ne s'y trompe pas. Il est d'une douceur, d'une humilité qui sont bien rares en ce tems d'orgueil. En voici une preuve: Il me dit qu'il voyait avec un plaisir inexprimable que la pension commençait à reprendre. Quel joie, mon cher enfant, ajouta-t-il, si je pouvais voir la prochaine fois que je viendrai ici, que le bon Dieu est aimé dans une maison où il a été tant offensé. Ô alors, on me ferait curé, domestique tout ce que vous voulez, j'y consentirais volontiers. Ne croyez pas, chers Parents, que c'était par manière de parler, non, je suis persuadé que si on le ferait cuisinier qu'on le mît dans l'état le plus vil, le plus humiliant, il serait également satisfait. François et moi, nous nous portons fort bien. Il faut que la manière de vivre de ce pays s'accorde bien avec mon tempérament, car je me porte mieux qu'en Flandre et mes yeux que je suis obligé de fatiguer souvent, sont on ne peut pas mieux. Je puis vous dire la même chose de François. Mais vous allez me dire que je suis égoïste, je finis ce tableau de notre santé! Il conviendrait mieux que je m'informasse de la vôtre; veuillez donc me faire savoir si ce tems humide ne vous nuit pas plus qu'à nous.

Je rends grâce au bon Dieu du rétablissement de la santé de mon Cousin Albert, c'est une faveur particulière pour ses aimables enfants; ils sont bien heureux de posséder un père aussi bon et aussi fervent chrétien qu'il l'est. Mais qu'il soit bon chrétien, je n'en suis pas étonné, il a trop de bon sens, il a le coeur trop sensible, pour ne pas rendre à Dieu le culte et l'amour qui lui sont dûs.

Il parle de la conscription, il semble qu'on ne tardera guère à tirer, vous me ferez beaucoup de plaisir de me faire savoir comment mes affaires se seront passées, si vous avez été obligés d'écrire à Monseigneur, ce qu'il aura fait. Du reste je ne m'en inquiète pas, je remets cela entre les mains de la Providence.

Je serais fort aise d'apprendre comment se porte mon oncle le Régent, non pas seulement par rapport au physique, mais, et même plus particulièrement, par rapport au morale. Ah! très-chers Parents ne manquons pas de le recommander au Seigneur par l'intercession de S^t Joseph ce grand saint. Quelle gloire ne pourrait-il pas procurer à Dieu, s'il se donnait tout entier à lui, comme il convient à un ministre des autels de ce Dieu, si bon, si aimable, si généreux envers ceux qui veulent le servir dans toute la simplicité de leur âme.

Persuadez, s'il vous plaît, mon cher frère Jean que je ne manque pas de satisfaire à ses désirs, et de le recommander à Dieu dans mes pauvres prières, il a trop de part à mon coeur, sur-tout depuis que je connais ses bons sentiments pour que je passe un seul jour, sans y penser. Il a raison de se remettre entre les mains du bon Dieu, pour une affaire de si grande importance,

pour une affaire dont dépend en grande partie l'unique affaire de l'homme, je veux dire l'affaire du Salut; celle la seule, en effet mérite tous nos soins, tout le reste n'est que vanité! Vanitas vanitatum et omnia vanitas praeter amare Deum et illi soli servire.

Adieu très-chers Parents, daignez penser à moi dans vos prières j'en ai grand besoin. François vous demande la même chose. Il travaille assez bien, si les succès n'y répondent pas je crois qu'il n'en est pas tout à fait la cause. J'ai la mémoire bien ingrate mais je vois que la sienne l'est encore d'avantage.

Veillez être l'interprète de mes sentiments auprès de mon cher frère et de mes chères soeurs, je les embrasse cordialement, et leur prie de ne pas oublier un frère qui sent combien il en coûte à la nature de ne pas pouvoir leur dire de vive voix tout ce que le coeur sent. Dites s'il vous plait à mes chères soeurs, de (1 mot illisible) que de tous les biens, le plus pur, le plus durable enfin le seul bien, c'est l'amour de Dieu, c'est la charité envers les membres souffrans de J.C. qui n'a pas dédaigné de donner jusqu'à son sang pour nous.

Daignez me recommander aussi dans le souvenir de ma tante huleu de ma tante de Backer de toute la famille, et de tous nos amis.

très-chers Père et Mère

Votre très-dévoué et obéissant fils

C. Van Crombrugghe